

*Cahier secret
d'un drôle d'oiseau*



Du même auteur :

- *La voix de Marion*
- *Tant que j'aurai la force d'aimer*
- *Jusqu'au ciel de tes yeux*
- *Sofia la Nova*

François Roche

Cahier secret
d'un drôle d'oiseau

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8658-5

Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*C'est parfois dans un regard,
Dans un sourire,
Que sont cachés les mots
Qu'on n'a jamais su dire.*

Yves Duteil

On est le 28 septembre 1963, et je viens d'avoir dix ans ; oui je viens, parce que si on compte bien, c'est hier soir à minuit que j'ai basculé dans ma onzième année. La glace de mon armoire, qui ne triche pas et n'oublie jamais rien, montre un garçon très ordinaire pour son grand âge, avec des cheveux très coupés et bien dégagés derrière les oreilles, plus un nez de pied de marmite en plein milieu d'une figure bien gentille, mais toute éclaboussée de taches de rousseur.

A chaque anniversaire je me regarde comme ça dans la glace pour détecter les signes du vieillissement, mais là je ne vois pas grand-chose de nouveau ; pourtant le temps passe lentement avec ses ravages, comme disait mon papé dont les cheveux ont blanchi dans le chemin. Il paraît que je lui ressemble à mon papé, mais pour ça il me faudrait des rides, et puis la dernière fois que je l'ai vu, il avait un grand calme sur son visage reposé parce qu'il n'avait plus à se faire de mauvais sang. Je m'appelle Alexandre, mais on me dit Alex pour me raccourcir un peu, j'aime bien.

En tout cas, j'ai fini d'être un minot, maintenant, un petit merdeux, comme dit toujours mon père, entre

deux taloches. C'est vrai que quand j'étais jeune, je mouillais encore mon lit, et je m'oubliais aussi dans mes brailles des fois, quand j'avais mangé des pruneaux ; ce sont des choses qu'on n'arrive pas à faire attendre, quand on est minot. En attendant, depuis la rentrée, c'est fini la blouse grise à l'école, comme pour les autres d'ailleurs à part Hyppolite qui est toujours en retard d'une guerre, lui, d'ailleurs c'est pour ça qu'il a redoublé.

Et alors, il faut que je vous dise tout de suite, on a changé de maître, c'est Monsieur Sumian maintenant, et lui c'est vraiment un maître bien ; d'ailleurs, c'est le directeur mais on le connaissait déjà un peu, parce que c'est toujours lui qui fait le CM2, et il est toujours aimable, avec un sourire bien propre sur lui.

Mais ça nous change de ce vieux con de père Rouchon, il me foutait les chocottes celui-là, avec ses mains énormes qu'il frottait l'une contre l'autre le matin, en nous regardant avec ses grandes dents blanches avant de commencer. C'était une terreur quand il s'approchait sans rien dire et qu'on avait fait une connerie, pour nous choper les petits cheveux qu'on a sur le côté, vous savez, au dessus des oreilles. Il pinçait les petits cheveux, et puis il tournait en tirant fort et ça faisait très mal.

Le pire, c'était le calcul mental, avec lui ; j'avais tellement la pétoche que je n'arrivais pas à réfléchir comme il faut, et quand tout le monde avait levé son ardoise, comme j'étais le dernier, je marquais n'importe quoi et bien sûr c'était pas souvent le bon résultat.

Où alors, quand on avait fini la dictée et qu'il ouvrait les deux volets du tableau où il l'avait déjà écrite ; on devait corriger nos fautes, et après on allait en file indienne avec nos cahiers jusqu'à son bureau. Je voulais toujours que Bounasse soit derrière moi, dans ces cas là ; je ne sais pas, mais Bounasse derrière moi, ça me rassurait, un peu. Si par malheur il restait une faute pas corrigée, le père Rouchon tendait le bras par côté pour nous choper la joue qu'il pinçait fort, en secouant. Ça, on n'aimait pas du tout, mais vraiment pas du tout, et j'ai même vu le grand Chavanard chialer pour ça.

Avec Monsieur Sumian, ce n'est pas pareil ; bien sûr, il est sévère aussi, et surtout quand on parle ou bien qu'on fait du bruit, mais il dit plein de choses intéressantes, et c'est pour ça qu'on l'écoute sans rien dire. Et puis il est gentil quand même avec son sourire qu'il porte toujours sur lui, et il a de beaux cheveux blancs, comme mon papé. C'est pour ça que je vous en parle, parce que c'est lui qui m'a dit de commencer à écrire ce cahier.

Il nous a dit ça à tous, d'abord, comme ça ;

– Ecrivez, les enfants ; écrivez tout ce qui vous passe par la tête, même s'il y a des fautes, même si vous n'arrivez pas à tourner vos phrases correctement, mais écrivez !

Et puis c'est l'autre jour, quand j'ai eu neuf à ma rédaction, qu'il m'a demandé de venir le voir, comme on sortait ; il souriait gentiment quand il m'a dit ;

– Ecoute mon petit, il faut absolument que tu écrives, dans un cahier ; tu sais, ça ne te prendrais pas beaucoup de temps, si tous les soirs par exemple, tu

racontais ta journée, ce que tu as fait à l'école, le jeudi avec tes copains, et tes vacances, aussi...

Et comme je disais oui, oui, bien sûr, il a ajouté en tapotant ma joue avec ses doigts et son sourire ;

– Ça te fera du bien !

Alors, pour mon anniversaire, j'ai eu ce cahier rouge que j'ai planqué en haut de mon armoire, pour éviter que ma sœur Charlotte vienne gribouiller dessus ; j'ai eu aussi un livre, c'est « Le fils de Lassie » ; j'avais déjà eu « Lassie chien fidèle » et « Lassie et Joe ». Quand j'ai vu le titre de celui-là, j'ai eu peur et j'ai vite lu, un peu, mais elle n'est pas morte, Lassie, c'est une histoire avec son fils qui s'appelle Laddie, c'est super chouette, j'aime bien.

C'est ma mère qui m'a acheté tout ça bien sûr, mon père n'était pas là, comme d'habitude, mais j'aime mieux de toutes façons parce qu'avec lui j'aurai eu droit à deux paires de claques, et puis c'est tout.

Cette rédaction, quand ma mère l'a lue, elle m'a fait un bizou sur la joue, d'un coup comme ça, en prenant ma tête dans ses mains ; elle veut toujours lire mes rédactions, elle aime bien, mais là, je ne sais pas pourquoi mais il m'a semblé qu'elle avait un peu des larmes, dans ses yeux. D'habitude, elle dit quelque chose, elle me dit que là elle aime bien, que ici c'est pas terrible, où que là je pourrais un peu mieux décrire, enfin elle me fait des critiques quoi ; mais ce coup là, non, elle n'a rien dit, je ne sais pas pourquoi, c'est comme si elle ne pouvait pas parler.

Pourtant, elle était pas extraordinaire, la rédac ; c'était une histoire de lapins. C'est Monsieur Sumian

qui nous donne l'idée d'abord, et ce jour là on avait lu les Lettres de mon moulin, et puis c'est de là qu'est venue l'histoire des lapins autour. Moi j'ai raconté toute une famille avec le père qui était un bon lapin, très gentil, mais il ne fallait pas le chatouiller trop sous les pattes et il savait se battre comme un tigre si on touchait à sa famille. La maman lapin était très gentille aussi et très douce avec leurs enfants, qui étaient huit, en tout.

Alors bien sûr j'ai inventé toute une histoire parce qu'il y avait un des enfants qui était un aventurier et qu'il s'était perdu dans la forêt ; toute la famille était partie en chasse pour le retrouver, et il y avait eu un blessé dans un combat acharné contre un renard féroce, mais enfin tout se terminait bien à la fin, et toute la famille lapin chantait et s'embrassait en dansant autour du moulin.

C'est peut-être aussi parce que j'ai mis que le père lapin avait pris son petit enfant blessé dans ses pattes de devant, contre son cœur, et qu'il l'avait ramené à la maison sain et sauf ; et même que l'enfant lapin ait fait une grosse bêtise, il ne l'avait pas frappé, mais au contraire, il lui parlait avec plein de mots tendrement gentils dans ses grandes oreilles.

Monsieur Sumian, c'est vraiment quelqu'un de bien ; Bambou a beau dire que c'est dur avec lui, surtout la géographie et l'histoire, mais bon, il faut se faire une raison aussi, l'année prochaine si on va en sixième, ça va être une autre paire de manches. Caroline y est déjà, en sixième ; c'est ma cousine, elle a presque un an de plus que moi, et elle m'a montré un peu ce qu'elle fait ; elle a un cahier de textes où elle doit marquer tous les devoirs à faire, les leçons et

tout le bazar, c'est pas de la tarte. Alors moi, je crois bien qu'on est en train de manger notre pain blanc, comme disait mon papé, et qu'on devrait bien en profiter un maximum, parce qu'on va en chier des vertes pas mûres.

Remarquez, je n'aurai peut-être pas besoin de faire beaucoup des études ; avant, je rêvais d'être gendarme, parce que c'est vrai qu'ils ont la force publique, mais j'ai changé d'avis, parce que je me rendais pas compte, j'étais trop jeune pour mon âge. Il faut qu'ils soient toujours là quand il y a un pépin et ils prennent des coups de fusil des fois, quand il y a un cinglé empégué qui pète les plombs ; ou alors ils doivent rester au bord de la route, comme ça pendant des heures à regarder les voitures passer, qu'est-ce qu'ils doivent se faire chier...

Non, maintenant, mon rêve, c'est d'être chauffeur de car, ça c'est le top, ils ont devant eux un tableau à ras bord avec plein de cadrans et de boutons avec des petites lumières qui s'allument de toutes les couleurs partout, et puis ils voyagent beaucoup avec des étrangers, et ils voient du pays comme mon père. Par contre, il faut savoir parler toutes les langues, je ne sais pas comment ils font, c'est ça qui doit être le plus dur. Mon père, lui, il parle pas mal de langues, enfin c'est ce qu'il disait, mais je me suis aperçu, enfin c'est Caroline qui me l'a dit, en fait il sait juste dire « bonjour - au revoir et merci » en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. C'est déjà pas mal, mais pour être chauffeur de car, je pense qu'il faut en savoir beaucoup plus.

Mon père, c'est un routier international qui ne trimballe pas des gens mais des cartons, et il va en

Angleterre souvent, des fois en Allemagne et aussi en Italie. Ma mère n'aime pas quand il va en Italie parce qu'il ramène toujours du chianti et que ça le fait chanter ; mais moi, j'aime mieux qu'il chante quand il est bourré plutôt qu'il nous cogne dessus, comme ça arrive souvent.

Ça s'est calmé un peu ces derniers temps, en fait c'est depuis l'histoire du père Planchon le menuisier, mais ma sœur Charlotte en a toujours une peur bleue, comme disait souvent mon papé ; je ne sais pas pourquoi ni comment la peur peut être bleue et pourquoi pas rouge, il n'a jamais pu me l'expliquer.

Pourtant, il m'expliquait beaucoup de choses, mon papé. Il était déjà très vieux quand je l'ai connu, et depuis il n'a fait que vieillir de plus en plus. J'aimais bien aller le voir dans son jardin où il avait un énorme cerisier et aussi plein de choses intéressantes. J'y allais des fois le soir tout seul, en sortant de l'école par le chemin des abeilles, j'avais vite fait. Quand il était assis dans son grand fauteuil en osier au jardin, je m'asseyais à côté de lui sur un petit tabouret qui était toujours là et on regardait les oiseaux qu'il connaissait tous par leur nom, et puis souvent je lui disais ;

– Papé, raconte moi une histoire de la guerre.

Il me regardait en caressant sa moustache et en souriant avec son sourire que j'aimais bien parce qu'il faisait allumer toutes les rides autour de ses yeux ; il demandait ;

– De laquelle ? La première ou la deuxième ?

Je préférais celles de la deuxième parce qu'il y avait plus d'histoires rigolotes que dans la première

qui n'était pas marrante du tout, à part quand ils remplissaient d'eau leur gourdes pour les faire geler au bord de la tranchée la nuit ; comme la gourde gonflait, ils pouvaient avoir davantage de vin dedans quand on leur en donnait. Mais souvent il avait des mauvais souvenirs qui remontaient trop fort de la première et c'était pas bon à remuer dans sa vieille poitrine.

Pour la deuxième c'était moins loin dans sa mémoire et il riait, un peu, et puis il me racontait comment ils mangeaient tout ce qu'ils trouvaient avec ses copains dans le maquis, des rats, des serpents et des hérissons ; le hérisson, c'est très bon, seulement c'est pas facile à tuer. Il faut l'arroser d'abord, et c'est là qu'il se met à courir, mais ça court très vite, un hérisson et il me faisait rire en me racontant comment son copain s'était assommé contre un arbre en courant penché en avant avec sa gourde à la main, derrière un hérisson qui ne voulait pas se laisser tuer.

Il m'expliquait plein de choses sur la nature et les gens, il parlait gentiment avec beaucoup de proverbes mais des fois il se foutait en rogne, parce qu'il était plein de choses terribles au-dedans de lui et qu'il ne pouvait pas dire, tellement elles étaient terribles. Je me rappelle comment il caressait sa moustache du bout des doigts, doucement, il l'aimait bien sa moustache et il était très aimable avec elle, et puis il avait de beaux yeux qui faisaient beaucoup de bien autour de lui.

C'était un grand homme, mon papé, mais les choses de la guerre et de la vie l'avaient empêché de le devenir. Il rêvait toujours en arrière, des choses du passé quoi, parce qu'avec l'âge qu'il avait, on ne peut

plus rêver en avant ; j'ai remarqué que ce qui reste le plus longtemps chez les vieux, c'est leur jeunesse, mais le temps était encore plus vieux que lui parce qu'il marche très lentement, comme s'il avait des rhumes à tismes. Il n'a l'air de rien le temps, mais il faut s'en méfier parce que c'est un meurtrier, et qu'il finit toujours par supprimer le sourire des anciens.

Et puis il me parlait de l'amour, il me disait qu'on ne peut pas vivre sans amour, et qu'il est plus fort que la mort ; parce que lui, il aimait toujours aussi fort la mamée que je n'ai pas connue dans mon enfance, parce que son cœur qui était pourtant immense s'était arrêté de battre un jour que j'étais tout petit, et c'est pour ça que je ne m'en rappelle plus.

Il me faisait réfléchir, des fois, pas comme la glace de mon armoire qui réfléchit sans comprendre ; moi, j'ai aimé Agathe, et elle n'est plus là mais je l'aime toujours, et puis j'aime ma mère et aussi ma sœur, bien sûr. Enfin, tout ce que sais maintenant, c'est à lui et à mon ignorance que je le dois.

Il me parlait souvent avec des proverbes, ce sont des phrases toutes fabriquées d'avance et qui veulent dire beaucoup de choses en peu de mots, mais seulement voilà, je ne comprenais pas toujours ; alors, je demandais l'explication, même si ça l'embarrassait un peu, des fois. C'est là qu'il caressait sa moustache en me regardant avec ses bons yeux, un moment, avec sa tête penchante.

- Tenez par exemple, un jour il m'a dit ;
- Qui pisse contre le vent se rince les dents.
 - Ça veut dire quoi, papé ? J'ai demandé.

Alors il m'a expliqué que quand on veut faire ou dire quelque chose à l'envers, ou plutôt contre ce que tous les gens ordinaires pensent ou font tous, on en prend plein la gueule forcément, et on est mal vu. Mais si on croit à ce qu'on fait et qu'on est sûr, alors il ne faut pas s'occuper de ce que pensent les autres gens. Et puis il me parlait souvent de la vérité, qu'il faut toujours dire la vérité même si c'est pas facile, et aussi que la vérité n'est jamais marrante, sinon tout le monde la dirait.

Il me disait toujours « Fais moi confiance » ou bien « Selon ma vieille compétence », quand il commençait à m'expliquer quelque chose. J'avais regardé dans le dico, pour la vieille compétence ; c'est la « connaissance approfondie et reconnue, qui confère le droit de juger ». Je reconnais que là, j'ai été impressionné, et c'est pour ça que je m'en souviens toujours.

Et puis un soir, c'était au printemps, quand je suis arrivé dans le jardin, il dormait dans son fauteuil ; comme ça lui arrivait souvent ces derniers temps, je ne me suis pas inquiété et j'ai fait un tour dans le jardin, et puis je suis venu m'asseoir à côté de lui, comme d'habitude. Mais au bout d'un moment, ça m'a semblé bizarre, parce que d'habitude on l'entendait péter et ronfler quand il dormait du sommeil du juste.

J'ai pris sa main et je l'ai trouvée toute froide, alors je l'ai secoué un peu en disant ;

– Eh, Oh, papé, réveilles toi, tu vas prendre froid là, tu vas bien choper la mort en restant comme ça, il faut rentrer, maintenant !

Rien, il ne bougeait pas, et j'ai essayé de le soulever un peu, mais rien à faire. Alors j'ai pris peur. S'il y a une chose que je sais bien faire dans la vie, c'est courir, on ne peut pas s'en sortir sans ça ; en cinq minutes j'étais à la maison, ma mère arrivait juste de son travail. Elle a cru devenir folle, mais elle dit toujours ça quand elle est énervée ; elle a un système de plus en plus nerveux d'ailleurs, en ce moment.

Quand on est arrivés chez mon papé, il y avait déjà sa voisine à côté du fauteuil, et elle a parlé à ma mère qui s'est mise à pleurer en criant « Papa ! Papa ! ». Je ne comprenais pas pourquoi elle l'appelait papa, on lui disait toujours Papé dans la famille. Quand la voisine est venue me prendre par les épaules et qu'elle m'a expliqué qu'il était mort, je me suis senti vide, c'était comme si je n'avais plus de bras ni de jambes alors que j'avais encore tout ce qu'il fallait sur moi.

Je savais bien qu'à neuf ans c'était pas possible, j'étais encore trop minoritaire pour comprendre, mais depuis j'ai compris que le bonheur c'est une vraie saloperie, on le reconnaît toujours au moment où il se taille en courant comme un voleur.

On m'a bien expliqué les lois de la nature qui s'attaquent aux vieux de tous les côtés, les yeux, le cœur, les jambes et tout ce qui se trouve dans des personnes usagées, et qu'on ne peut pas remplacer les pièces comme pour une voiture, mais je n'ai pas compris. On m'a expliqué aussi que c'était la vie, et que la mort fait partie de la vie ; mais moi, la vie, je ne vais pas lui lécher le cul et lui faire des courbettes, je l'emmerde.

Je l'emmerde, parce qu'elle est moche et qu'elle est injuste, la vie. Si c'était mon père qui était mort, je n'aurais pas chialé comme ça. Parce que j'ai chialé, oui, et comme une madeleine en plus. Là aussi, c'est une phrase de mon papé ; « ça sert à rien de chialer comme une madeleine », j'ai jamais vu ça moi, une madeleine qui chiale, mais c'est une expression, il m'a dit.

Et j'ai encore chialé le jour de l'enterrement quand il y avait tous ces anciens combattus avec leurs drapeaux bleu-blanc-rouge et que le maire a fait un discours qui parlait de mon papé qui était « un héros de la Résistance ». Ça, je le savais déjà que c'était un héros, mais le maire a tourné ça tellement bien en parlant de cette résistance qui n'avait rien d'électrique, que ça m'a fait pleurer encore plus. Mais attention, je n'étais pas le seul, il y avait plein de gens qui pleuraient tout autour de nous, même des vieux.

Mais faites moi confiance, je me suis endurci, depuis. J'ai fini de chialer, et j'ai compris que par moments, la meilleure chose à faire est d'aller vivre là où c'est pas vrai. C'est dans ma tête bien sûr, mais je peux avoir n'importe qui avec moi quand je veux, un lion, un tigre, ou même un éléphant, c'est très fort, un éléphant. Et puis je voyage aussi beaucoup dans des pays comme l'Amérique du Sud ou l'Australie où il y a des kangourous et des crocodiles géants qui ne craignent personne.

C'est pour ça aussi que j'aime bien aller voir la piste aux étoiles, chez Charrin. Nous, on n'a pas la télé, ni Bambou, ni Bounasse d'ailleurs ; alors, des fois le jeudi en hiver, Julien nous invite et c'est vraiment fantastique. Il y a des clowns blancs et

rouges avec un gros nez, des trapézistes volants et plein d'animaux formidables. Mais je préfère les clowns parce qu'ils ont le rire qui est tout près des larmes au-dedans d'eux, parce qu'ils n'ont pas de problème de mort, comme ils ne sont pas nés par les voies de la nature comme nous. Ils ont été fabriqués dans la télévision, en dehors des lois de la vie et ils sont immortels, sinon ça ne serait pas comique.

Tenez, l'autre jour, il y avait deux pitres à la piste aux étoiles, et le gros malin expliquait un jeu à l'autre ; il devait tenir une grosse pièce sur son nez, en équilibre, pendant que le gros malin comptait jusqu'à dix, et la faire tomber ensuite dans un entonnoir qui était coincé sur son ventre, sous la ceinture de son grand pantalon. Pendant qu'il comptait, le gros malin est allé chercher un arrosoir d'eau et on avait bien compris qu'il allait le verser dans l'entonnoir pendant que l'autre attendait le nez en l'air, avec la pièce dessus. Seulement le gros malin s'est embronché les pieds, juste en arrivant et s'est cassé la gueule d'une façon époustouflante, avec l'eau de l'arrosoir qui éclaboussait de partout, pendant que l'autre imbécile criait « j'y suis arrivé ! J'y suis arrivé » Ils ont recommencé plusieurs fois, et on était tellement pliés de rire que j'en avais mal au ventre.

Mais ça, c'était un bon mal au ventre. Parce que le mal au ventre, faites moi confiance, je connais bien et je vous explique, selon ma vieille compétence ; il y en a plusieurs sortes, il y a le mal au ventre qui vient du ventre comme quand on a mangé des pruneaux par exemple, et puis le mal au ventre qui vient d'autre part. Par exemple, quand mon père rentre à la maison le samedi, c'est toujours le samedi qu'il rentre, parce

qu'on ne le voit pas de la semaine, et qu'il gare son camion là-bas, sur le terrain très vague du bout de la rue des Epinettes.

C'est à ce moment là aussi que Charlotte se met à chiouner en principe, et je crois que ça énerve encore plus mon père, surtout s'il est bourré. Je ne sais pas pourquoi, mais les filles, c'est toujours en train de chiouner, Bambou m'a expliqué que c'est parce qu'elle ont plus d'eau à l'intérieur que nous.

Enfin, quand mon père est là, c'est pas bien compliqué, moi je me fais tout petit, et je file dehors en courant. C'est pas pour me sauver, c'est seulement pour ne plus être là. Seulement il faut bien que je rentre quand c'est l'heure de manger, sinon j'ai droit à la raclée, et il ne faut pas chercher les beignes non plus, elles arrivent bien assez vite. En principe, il va jouer aux boules avec ses copains le samedi après-midi, et ma mère nous dit toujours d'aller au lit très tôt ce jour là, avant qu'il rentre.

C'est justement un samedi après-midi qu'il nous est arrivé l'histoire avec le père Planchon. On avait trouvé des bouteilles vides le long du grand mur qui fait tout le tour du terrain où il a son atelier. Elles étaient belles ces bouteilles, grandes et un peu noires, je me rappelle bien. Bounasse a fait l'esquinette à Julien qui les a alignées toutes, une par une, sur le haut du mur et moi pareil avec Bambou. Et après, on s'est reculés jusqu'à la clôture de la mère Miloche avec nos lance-pierres et on a commencé à tirer ; on en avait deux chacun, j'ai bien eu ma première, mais j'ai loupé la deuxième, et Bambou aussi. On a bien entendu un grand bruit de verres de l'autre côté du mur, mais c'est pas le tout, on a rien vu de spécial à

cause du mur, mais par contre on a surtout entendu brailler le père Planchon qui avait vu dégringoler deux grandes vitres dans son atelier.

C'était un concours malheureux, à cause des circonstances. Bien sûr, on a détalé comme des lapins quand on a compris ce qui s'était passé, mais trop tard, le père Planchon était déjà sorti en beuglant comme un veau et il nous a vus. Nous, on est partis par le bois derrière les maisons et on a grimpé dans la colline, mais il a bien fallu rentrer, le soir.

L'ennui, c'est que le père Planchon avait fait le tour du quartier pour déposer plainte, et qu'il a rencontré mon père qui revenait du bistrot. Quand je suis rentré, j'ai filé direct dans ma chambre, mais il est monté avec le nerf de bœuf qu'il garde toujours dans son camion.

D'habitude il prend sa ceinture et ça fait mal, mais là c'était autre chose. J'aurais dû enfiler mon anorak ou un chandail, mais je n'y ai pas pensé sur le coup, et puis il faisait chaud et j'ai ouvert la fenêtre, mais j'ai pas osé sauter ; enfin, j'ai eu droit à la plus belle bastonnade que j'aie jamais reçu de ma vie. Ma mère est montée, et elle a réussi à lui arracher le nerf de bœuf, et l'a balancé par la fenêtre, mais il l'a giflée, et ça, je ne l'oublierai jamais.

On a été condamnés aux travaux forcés après, tous les quatre. Pendant trois jeudis de suite, on a arraché les mauvaises herbes dans la cour du père Planchon, tout le tour de son atelier. Au début, Julien n'avait pas été condamné, lui, parce que soi-disant que le père Planchon ne l'avait pas vu ; mais moi, je sais bien qu'il n'a pas osé aller se plaindre chez les Charrin,

c'est des bourges ceux-là, et il n'habitent pas comme nous dans les maisons citoyennes qui sont collées les unes aux autres.

Ils habitent un peu plus loin là-bas, une maison avec un jardin tout autour dans la rue des roitelets et ils ont une voiture dans un garage. Mais ce qui m'a fait plaisir, c'est que Julien est venu se dénoncer, après, et qu'il a travaillé avec nous pour piocher et ramasser toutes les saloperies qu'il y avait dans cette putain de cour.

Enfin, à quelque chose, malheur est bon ; Madame Planchon a été très gentille avec nous, et elle nous a apporté à boire, de l'eau fraîche avec de la grenadine dedans. C'est vachement bon la grenadine, et madame Planchon aussi.

C'est le troisième jeudi je crois qu'on était dans la cour, et j'avais enlevé ma chemise parce qu'il faisait vraiment chaud. Les autres étaient à moitié à poil aussi, même Bounasse qui a des bourrelets qu'il n'aime pas trop montrer, parce que les autres se moquent de lui à l'école.

Madame Planchon est venue nous apporter nos verres avec la grenadine comme d'habitude, et puis elle m'a regardé d'un drôle d'air. Elle m'a demandé ce que c'était que ces marques dans mon dos, et j'ai dit que j'étais tombé dans les branches, là-haut dans le bois. Elle n'a plus rien dit, mais elle est allée voir ma mère, et ça a fait toute une histoire ; pourtant les marques avaient un peu passé, mais c'est vrai que par endroits c'était encore un peu jaune et vert, malgré la pommade que ma mère mettait dessus tous les jours. Enfin, il a fallu encore que je me déshabille devant le

docteur Dufois, et une dame est venue à la maison, mais je n'ai pas trop su la suite, après.

En tous cas, mon père s'est bien calmé depuis et on le voit de moins en moins, tant mieux ; d'après ce que j'ai entendu en écoutant du haut de l'escalier quand ma tante Odette est venue, ma mère va demander à divorcer, ou un truc comme ça.

De toutes façons, elle travaille du matin au soir et même plus tard, quand elle a une montagne de repassage. Elle gagne beaucoup d'argent en faisant le ménage chez des profs du lycée, elle veut toujours travailler chez des profs, comme ça elle est en vacances et en jeudi en même temps que nous.

Alors même si mon père n'apporte plus l'argent de sa paie on s'en fout, et puis moi je travaillerai, j'irai vendanger les cerises ou les pommes, ou bien nettoyer les toilettes des municipales si des fois on est un peu juste pour joindre les deux bouts de mois. On verra bien. Oui, on verra bien, pourvu que cet abruti qui ne devrait pas être mon père nous foute la paix et le camp par la même occasion. De toutes façons, je m'en fous comme de ma première chemise, faites moi confiance.

*

* *

J'ai montré le cahier à Monsieur Sumian. Je lui ai montré, parce que c'est lui qui me l'a demandé, c'est pas pour me faire mousser, il m'a demandé plusieurs fois, et aujourd'hui je l'avais mis dans mon cartable. Evidemment Bounasse a dit que je fayotais parce que je suis resté un peu dans la classe, et les autres m'attendaient parce qu'on devait aller chez la mère Chafouin pour acheter des pétards Pirate.

Il m'a fait venir à son bureau et il s'est assis. Je tenais le cahier ouvert après la deuxième page, parce que je n'avais pas envie qu'il lise l'endroit où je parle du père Rouchon en disant que c'était un vieux con. Mais il m'a pris le cahier des mains, et l'a posé sur son bureau et il a tout lu, je crois bien. Je le regardais bien, et j'ai vu qu'il a souri et puis qu'il a fait un peu la gueule, plusieurs fois.

Et puis à la fin, il m'a bien regardé et il a étendu son bras, sur le moment j'ai failli reculer parce que j'ai cru qu'il allait me choper la joue aussi, mais non ; il m'a posé la main sur l'épaule, et il a serré un peu fort, sans rien dire. Il me regardait avec ses bons yeux qui brillaient, un peu. Et puis tout à coup, il a parlé, il a dit ;

– Alexandre... Alexandre, le grand !

Moi, je savais plus quoi faire, j'ai bégayé, je crois bien ;

– Y'a... Y'a de... des fautes ?

Il a eu un grand sourire ;

– Oh, pas trop, ça va... Mais il faut penser à respirer un peu, tu sais ; il manque des virgules, tu vois, là, là, et là... et puis il faut apprendre à utiliser le point virgule, aussi, c'est très utile, le point virgule... Mais à part ça, c'est très bien, très très bien, et il faut que tu continues...

Il m'a montré, pour le point virgule ; voilà, comme ça. Du coup, j'ai tout passé en revue ce soir, et j'en ai rajouté une tartine, de virgules.

Et puis, comme j'allais partir, Monsieur Sumian m'a dit qu'il voulait voir ma mère, et j'ai dit oui, oui bien sûr, dès qu'il sera humainement possible, et puis il m'a demandé comme ça ;

– Et tes copains ? Tu ne les as pas présentés, tes copains ; ça serait intéressant que tu les décrives, un peu, parce qu'on ne les connaît pas trop, dans tout ça !

Alors voilà, maintenant que j'ai bien mis les virgules, je vais vous présenter mes copains, mais seulement les vrais, parce que si je parle de toute la classe, on en a pour jusqu'à la fin des temps.

On est quatre, en tout depuis bien des années, parce que quand on est minot, pour être quelqu'un il faut être plusieurs ; bien sûr Julien dit que pour faire comme le Club des Cinq il nous faudrait une fille, mais voilà, les filles ça chioune souvent et c'est un peu compliqué à comprendre des fois, et puis on n'en a pas beaucoup de notre âge dans le quartier ; il y

aurait bien Valérie qui est une chouette fille et je l'avais bien dit un jour, mais Bounasse a ricané en disant qu'elle n'était même pas foutue de se servir d'un lance-pierre, alors...

D'abord, il y a Bambou ; son vrai nom c'est Basile, et si on l'appelle comme ça c'est pas parce qu'il est noir, mais depuis qu'il est allé visiter une grande plantation avec ses parents, du côté d'Anduze, il n'arrête pas de parler des bambous, tous les jours, il a une bamboumanie. Il dit qu'on peut tout faire avec des bambous, des meubles, des chaises, et même des maisons. Il a essayé d'en faire pousser dans leur jardin mais ça n'a rien donné pour le moment, et son père a dit qu'il fallait beaucoup d'eau pour ça. Il habite juste à côté de chez nous, et on se connaît tellement bien depuis tant d'années que ça pourrait être mon frère.

Il est noir mais pas vraiment, c'est plutôt la couleur du chocolat au lait Menier, avec l'intérieur des ses mains qui est tout rose. Il est un peu plus grand que moi, mais c'est parce qu'il a quinze jours de plus et ça en fait une tartine, de biberons en plus. Autrement, c'est l'homme le plus gentil que je connaisse, après mon papé ; il est toujours content, il est comme ça parce qu'il est né joyeux dès le ventre de sa mère, qui est très gentille aussi. Son père est un homme très grand et très bon qui travaille dans les poubelles ; on a le vertige quand on veut le regarder dans les yeux et qu'il est trop près, mais à part ça c'est un père qui ne cogne jamais sur Bambou ni sur ses deux petits frères.

Ensuite, il y a Julien Charrin ; c'est lui qui a la télé chez lui, et qui habite une maison de bourges, et son père qui est ingénieur a même acheté la nouvelle 404

Peugeot, elle est noire avec des ailes pointues derrière et Julien dit qu'elle monte à plus de 120 à l'heure. Son père est allé la chercher au pays de Montbéliard, je l'ai trouvé sur la carte, c'est un pays en France mais où il n'y a que des usines qui fabriquent des voitures sans arrêt, nuit et jour. Et les ouvriers roulent toujours dans une voiture neuve là-bas, ils n'enlèvent même pas les plastiques sur les sièges ; quand ils ont roulé un peu, il la revendent pour en avoir une autre, et ainsi tout de suite.

A part ça Julien est un mec sympa mais un peu chiant des fois parce qu'il veut souvent commander, et puis c'est lui qui veut toujours faire des concours de quéquettes quand Bambou n'est pas avec nous, parce que sinon il est sûr de perdre. Sa mère est très gentille et elle nous fait des bons goûters quand on va voir la télé ; elle est maquillée en épaisseurs et très bien habillée, mais elle laisse toujours au moins six mètres de parfum derrière elle, et Julien dit qu'elle va à la manie-cure, je ne sais pas ce que c'est. Et puis aussi, il a une sœur qui est vraiment plus grande que lui et qui va sûrement devenir miss France un jour, parce que comme dit Bounasse, elle est belle à tomber par terre.

Et puis, il y a Bounasse ; alors là, Bounasse, c'est une grosse montagne, avec beaucoup de muscles et pas mal de graisse autour, mais dedans c'est comme du sucre avec une sauce au miel. Il est même trop gentil, parce qu'il y a eu des fois où j'ai vu les grands se moquer de lui comme c'est pas possible, mais il ne disait rien, il se contente de lever les épaules en rigolant. Seulement lui, il ne se gêne pas pour se moquer aussi, il se moque même tout le temps et il

critique pas mal, aussi c'est son défaut, mais personne n'ose jamais l'attaquer. Il a des mains grandes comme des assiettes, et il pourrait mettre un mec K. O. rien qu'en lui pétant dans le nez, ça suffirait largement.

Autrement, il ne pense qu'à la bouffe parce que c'est quelque chose de sacré dans sa famille, et sa mère fait de la cuisine culinaire et tout, et son père fait des caillettes avec des saucisses, et aussi des pâtés très vachement délicieux.

Son prénom c'est Georges mais on l'a toujours appelé Bounasse dans le quartier, comme son père d'ailleurs, on dit le père Bounasse, ou la mère, c'est selon ; ils habitent à deux maisons plus loin que nous, elles sont toutes pareilles et collées ensemble de toutes façons, avec une petite cour devant et le jardin derrière qui donne sur le bois. Sa mère est un peu ronchon, mais elle est bien brave, quand même ; mais je me demande comment elle fait pour marcher, parce qu'avec les tonnes de chair qu'elle a sur elle et seulement deux jambes pour les porter, ça semble pas possible.

Son père est un tueur très gentil qui ne ferait jamais de mal à une mouche car il ne cogne jamais sur ses enfants, et il travaille à l'abattoir. Autrement, Bounasse il nous rassure, parce qu'on sait que si on a besoin de lui, avec la force qu'il a, il pourrait renverser un char de seaux s'il nous attaquait.

Et puis moi Alex, eh ben vous me connaissez déjà ; mais ce que je ne vous ai pas dit peut-être, c'est la fureur que j'ai au-dedans de moi quand on me cherche et qu'on me trouve. Tenez, un jour qu'on jouait aux osselets pendant la récré, j'avais gagné en réussissant deux coups de suite ma rafle et mon

bouquet raffe, alors je les ai posés à côté de moi par terre, et j'étais assis en regardant jouer les autres. Et voilà ce trou du cul de Pélardon qui vient me les piquer par derrière, et qui part en courant ; bon sang, je l'ai rattrapé vite fait et il a pris une dégelée phénoménale, je lui ai cogné dessus à grands coups de poing dans sa gueule, je n'arrivais plus à m'arrêter. C'est le père Rouchon qui m'a chopé avec ses grandes mains, et j'ai été puni, bien sûr.

La violence, quand ça vient de dehors, comme une taloche ou un coup de pied au cul par exemple, on peut foutre le camp, ou se rouler en boule comme j'ai fait l'autre fois avec mon père ; mais quand ça vient de dedans, c'est pas possible, on ne peut rien faire et c'est là que c'est le plus mauvais ; on n'a jamais de jambes à l'intérieur.

Ah, et puis je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé de notre chien qui était une chienne et qui s'appelait Agathe, peut-être parce que je n'ai pas envie d'en parler. Mais Monsieur Sumian dit qu'il faut parler en écrivant de ce qui nous fait le plus de peine, parce que c'est comme quand on débouche un évier, ça fait évacuer les saloperies, et ça coule mieux après.

J'ai connu Agathe dès son plus jeune âge il y a bien des années, et c'était vraiment une chienne formidable avec des oreilles très douces qui pendaient de chaque côté ; je lui parlais souvent quand j'étais jeune, en soulevant une oreille pour qu'elle entende bien, et elle me donnait un coup de langue sur la joue quand elle avait compris.